

L'Eglise catholique en Amérique latine et l'élection du pape François : quelques perspectives


Roland Dubertrand*

* *Conseiller pour
les Affaires religieuses,
ministère des Affaires
étrangères*

En soi, l'élection d'un pape latino-américain ne devrait avoir rien d'étonnant car, aujourd'hui, l'Amérique latine regroupe 43 % des catholiques du monde entier, soit 480 millions de fidèles sur 1,2 milliard, et le Nouveau Monde dans son ensemble 50 % (contre 25 % pour l'Europe). Mais cette réalité n'a pas encore pénétré les esprits : un certain décentrement géographique et démographique est en train de s'accroître par rapport aux sources originelles du christianisme, situées autour de Jérusalem et de Rome, autrement dit du Proche-Orient et de l'Europe. La présence chrétienne migre vers les Amériques. D'ailleurs, les trois pays du monde qui comptent le plus grand nombre de chrétiens – toutes confessions confondues – sont aujourd'hui les Etats-Unis, le Brésil et le Mexique.

Pour revenir à l'Eglise catholique, la centralité romaine et européenne, symbolique et pratique, masque encore ce fait – il n'y avait que 19 cardinaux latino-américains sur les 115 électeurs du dernier conclave pour soixante Européens – mais aussi un statut du continent encore minoré de manière latente, malgré la puissance nord-américaine. Le Nouveau Monde n'est-il pas venu au jour, selon l'expression, après l'Ancien ? A ce titre, un pape argentin, « venu du bout du monde » selon ses propres termes, est susceptible de faire évoluer une vision trop eurocentrée des choses, ou mieux de cristalliser un transfert déjà à l'œuvre.

L'action de ce pape sera à considérer de près dans son ensemble, mais notons déjà qu'il appelle l'attention *ipso facto*, de par son élection, sur l'Eglise latino-américaine dont il est



L'Église catholique
en Amérique latine
et l'élection du pape
François : quelques
perspectives

issu. Les expériences et les sensibilités de celle-ci pourraient bien l'inspirer dans son action universelle et elle évoluera par ailleurs désormais, pour la première fois, sous l'égide romaine de l'un des siens avec tous les échanges d'influence que l'on peut imaginer. Il importe donc, avant toute chose, de prendre la mesure de ce qu'est aujourd'hui l'Église catholique en Amérique centrale et du Sud. A dire vrai, sa situation est à première vue paradoxale car elle est à la fois liée intimement à l'identité du sous-continent, contribuant pour beaucoup à le définir depuis cinq cents ans, et profondément bousculée dans sa prédominance.

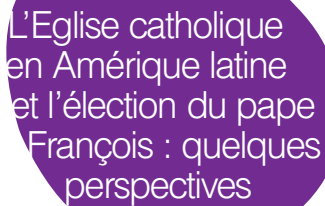
C'est pourquoi je tenterai tout d'abord de décrire comment le catholicisme a marqué l'Amérique latine pour décrire ensuite les défis actuels d'une Église amenée à affronter des concurrences nouvelles, en disposant d'un atout non prévu, le pape argentin. On constatera au passage que la thématique de l'engagement social et de l'option préférentielle pour les pauvres, qui rejoint le message évangélique de Saint François d'Assise cher au Pape, est essentielle dans le contexte historique latino-américain.

LE PASSÉ : OMBRES ET LUMIÈRES D'UNE ÉGLISE OMNIPRÉSENTE

Par définition, il n'existait aucun chrétien sur le continent américain avant 1492 et la christianisation a partie liée avec la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb, puis la colonisation espagnole et portugaise au sud du continent. De ce passé fait de tragédies, de cruauté et de grandeur, il reste encore beaucoup de traces dans les mentalités collectives. Il faut d'ailleurs distinguer le rôle de l'Église catholique à l'époque coloniale et après les indépendances.

La période coloniale : la collusion des pouvoirs versus l'esprit de résistance

Un aspect déterminant de la colonisation espagnole et portugaise dans le Nouveau Monde fut que la Papauté accepta de confier officiellement la mission de l'évangélisation aux puissances coloniales, mandat connu sous le nom de « patronato ». Les Rois proposaient ainsi les évêques et contrôlaient le clergé local, qui n'était rattaché à Rome que par leur intermédiaire, situation que la Papauté avait en principe toujours




L'Eglise catholique
en Amérique latine
et l'élection du pape
François : quelques
perspectives

combattue. Ce fut en outre le pape Alexandre VI Borgia qui, par le traité de Torsedillas en 1494, délimita les zones d'influence entre les deux puissances rivales.

Autant dire que la collaboration entre pouvoir temporel et spirituel a été fort étroite. L'évangélisation sera reçue comme faisant partie intégrante de l'œuvre colonisatrice. Ainsi, jusqu'aux indépendances des pays hispanophones, le haut clergé, en particulier les évêques, souvent espagnols et expatriés, restera fidèle à la Couronne de Madrid, ce qui ne sera pas forcément le cas des prêtres créoles nés sur place. La colonie de Santo-Domingo en fournit un bon exemple : non seulement le catholicisme imprègne tous les aspects de la vie en société mais l'idéologie de la colonie au XVIII^{ème} siècle est construite par l'Eglise contre les idées des Lumières qui viennent de France dès avant la Révolution. Cette réaction sera encore avivée par la tourmente révolutionnaire elle-même et la Révolution haïtienne. Quand les habitants, après avoir été soumis brièvement aux Français (1800-1809), prennent leur indépendance en 1821, comme les autres pays d'Amérique latine, l'Eglise est du côté de la monarchie espagnole mais elle ne peut juguler les sentiments nationalistes.

Mais il y eut également un esprit de résistance chrétien à la logique de domination et d'oppression. A Saint-Domingue, très tôt, le père dominicain Bartolomé de Las Casas s'élève du sort terrible réservé aux Indiens dans les pages inoubliables du *Bref récit de la destruction des Indes* ; il est inspiré par un autre dominicain, Antonio Montesinos, qui dénonce en chaire la cruauté des autorités coloniales. Toutefois, quand Charles Quint se résigne à nommer une troïka de dominicains, toujours eux, pour gouverner l'île d'Hispaniola à la dérive et livrée à l'anarchie des colons espagnols, les Indiens ont été pour la plupart décimés. Les pères ne pourront que prôner l'esclavage des Noirs pour ménager les Indiens survivants, suprême paradoxe et pis-aller.

A l'occasion de la Controverse de Valladolid, en 1550 et 1551, apparaît une institution ecclésiastique divisée contre elle-même. Bartolomé de Las Casas plaide pour une évangélisation respectueuse des Indiens et de leurs droits humains alors que Juan Ginés de Sepulveda justifie l'utilisation de la manière forte par les conquérants au nom d'une civilisation supérieure. Il n'a jamais été question de nier aux Indiens leur nature humaine : l'impératif de la conversion est présent dès le début et l'on convertit pour leur salut des hommes à l'évidence. La question de Valladolid est de savoir s'il peut exister deux types




L'Eglise catholique
en Amérique latine
et l'élection du pape
François : quelques
perspectives

d'hommes et donc de chrétiens, une espèce supérieure née pour commander et une espèce inférieure, née pour obéir, comme l'affirmait Aristote. Las Casas va faire triompher officiellement la première interprétation, mais les conséquences concrètes seront limitées malgré quelques progrès dans la législation coloniale. En effet, les Indiens seront soumis un peu partout au système de l'« encomienda » qui les attache à un propriétaire face auxquels ils sont impuissants et quasi-serfs. L'Eglise va donc finalement évangéliser Indiens et Noirs sans, à de brillantes exceptions près, protester contre le sort subi par les victimes de l'exploitation coloniale. Elle bénéficie au total de solides avantages et privilèges qui en font la bénéficiaire et la garante de l'ordre colonial.

Une autre exception, après la résistance des Dominicains, fut toutefois l'expérience jésuite des « réductions », bien décrite par Jean Lacouture. De 1609 à 1768, les jésuites, en particulier les pères précurseurs Diego de Torrès et Antonio Ruiz de Montoya, vont protéger le peuple guarani, avec l'accord des autorités espagnoles, contre le harcèlement des milices paulistes à la recherche de butin et d'esclaves. Sur un territoire qui correspond à l'actuel Paraguay, au sud du Brésil et au nord de l'Argentine, vont naître une quarantaine de réductions où les Indiens sont organisés en unités économiques, évangélisés et initiés aux arts occidentaux, ce qui donnera naissance à un patrimoine synchrétique très original, en particulier musical. Toutefois, une entente entre les deux puissances espagnole et portugaise aboutit finalement à la destruction par la force des réductions, dont une partie du territoire passe sous contrôle portugais. Les jésuites expulsés d'Espagne en 1767 le sont également du Nouveau Monde. L'utopie jésuite et indienne a vécu. Elle n'était pas de taille face au pouvoir colonial.

Les indépendances, l'Eglise et le pouvoir : la mise à distance progressive

Les mouvements d'indépendance nationale, menés par Bolivar et San Martin, sont inspirés de la Révolution française et de l'idéal des Lumières. Les élites nationalistes ne sont pas forcément anti-religieuses et athées mais elles comptent bien garantir aux Etats nouveaux une certaine autonomie par rapport à l'Eglise catholique, toujours très imprégnée au sommet de sa hiérarchie de ses origines coloniales et par définition soumise à Rome. L'idéal politique dominant de l'aristocratie créole est clairement libéral, même si les dures réalités politiques, économiques et sociales des pays libérés vont faire




L'Église catholique
en Amérique latine
et l'élection du pape
François : quelques
perspectives

alterner trop longtemps dictatures et guerres civiles, dans un cycle apparemment sans fin marqué par le « caudillismo ». Toutefois, l'idée libérale, appuyée par la franc-maçonnerie, demeurera emblématique tout au long du XIX^{ème} siècle. Au Brésil, il s'agira même, avec l'influence d'Auguste Comte, d'un idéal positiviste (Comte admirait d'ailleurs l'Église de Rome et voulait en quelque sorte l'imiter, selon ce qu'il dira lui-même). Apparaît alors, en lien avec, tout au long du siècle, la crispation de Rome sur des positions intransigeantes, une convergence de plus en plus visible entre les courants conservateurs, les propriétaires latifundiaires et l'Église, alors que les libéraux urbains sont plus distants voire hostiles au cléricalisme. Cet alignement est celui qui intervient en Europe après 1815, au moment où le Vatican choisit de se ranger auprès de l'ordre établi pour contrer les idées libérales et révolutionnaires.

Le Mexique est un cas intéressant à étudier, qui nuance la conception d'une Amérique latine massivement vouée au catholicisme. Certes, le pays est foncièrement catholique et il s'agit bien ici d'un catholicisme populaire fortement enraciné. Mais le pouvoir civil va prendre des mesures anticléricales pour brider la puissance de l'Église qui vont marquer le pays et sa culture politique à partir de 1855 avec les lois de réforme de Benito Juárez. Suite à la révolution de 1911 et à ses soubresauts, la Constitution de 1917 fut considérée comme l'une des plus anti-cléricales du monde : elle prohibait notamment les ordres religieux et enlevait aux prêtres le droit de vote. Ces dispositions vont aboutir à une division du pays exacerbée par la loi Calles en 1926 qui confirmait l'absence de personnalité juridique de l'Église. Le mouvement des « Christeros » va mener jusqu'en 1929 une dure lutte armée contre le gouvernement dans ce contexte. Des atténuations apparurent certes dès les années 1940 puis 1960 mais il faudra attendre les années 1990 pour noter un changement majeur d'orientation : visite du pape Jean-Paul II en 1990, rétablissement des relations diplomatiques avec le Vatican en 1992 et adoption d'une loi réglementant les associations religieuses et le culte sous la présidence Salinas dans un sens libéral. Le parallèle avec la laïcité française et ses évolutions est tentant et il a souvent été fait.

Après les changements structurels intervenus durant les années 1950-60, la modernisation et l'urbanisation ayant débuté dès la fin du XIX^{ème} siècle, vient l'époque de la montée de la gauche révolutionnaire, après la Révolution cubaine de 1959, puis celle de la répression et des dictatures militaires. L'Église va se diviser autour de la question



L'Église catholique
en Amérique latine
et l'élection du pape
François : quelques
perspectives

de l'engagement politique et social et de la théologie de la libération. Des théologiens comme Leonardo Boff et Gustavo Gutierrez vont réaffirmer avec force l'option préférentielle du chrétien pour les pauvres et les opprimés, faisant le lien avec la situation d'exploitation des classes populaires du sous-continent. La théologie de la libération fait son apparition officielle au congrès de Medellin de la CELAM en 1968 (le conseil épiscopal latino-américain créé en 1955), évolution confirmée à celui de Puebla en 1979. Gustavo Gutierrez publie son livre *La Théologie de la libération* en 1972. Pour les deux hommes, en termes théologiques, la réalisation du Royaume de Dieu sur terre, inaugurée avec la venue du Christ, doit se développer à travers la lutte concrète contre les injustices et pour la dignité humaine. Don Helder Camara, archevêque de Recife au Brésil et opposant à la dictature militaire qui dura de 1964 à 1985, ou Mgr Oscar Romero, assassiné au Salvador en 1980, ainsi que les jésuites massacrés en 1989 seront les références emblématiques, voire les martyrs, de cette sensibilité.

Or, contre des chrétiens engagés qui combattent à côté des marxistes révolutionnaires, une partie de l'épiscopat va prendre peur et faire cause commune, avec une partie des fidèles, avec les régimes militaires et les forces les plus conservatrices. L'Église argentine connaîtra les divisions dont on reparle aujourd'hui. Globalement, c'est la conférence épiscopale chilienne qui réagit le plus fortement en faveur de la défense des droits de l'homme, la conférence brésilienne étant divisée et celle de l'Argentine plus favorable aux militaires dans sa majorité. C'est de Rome que viendra la condamnation progressive de la théologie de la libération, en 1984 et 1987 sous le pontificat de Jean-Paul II, le préfet de la congrégation pour la doctrine de la foi étant Joseph Ratzinger. Le Vatican reconnaît la validité de l'option pour les pauvres mais rejette toute place faite au marxisme et pointe un risque de perte de la foi au profit de l'action politique. Le coup est dur et les théologiens progressistes, qu'ils se soumettent ou non, considèrent que Rome a pris le parti des dominants, à rebours des espérances soulevées par le concile Vatican II. Et, de fait, sous Jean-Paul II puis Benoît XVI des évêques plus conservateurs, obéissants à Rome et doctrinalement sûrs, seront nommés un peu partout. Ceci dit, le contexte politique est différent dans les années 1980-1990 de celui des années 1960-1970, et il est marqué par la démocratisation du sous-continent et la sortie de la violence politique qui régresse malgré des exceptions ou des retards (Amérique centrale, Pérou, Colombie).

L'Eglise catholique
en Amérique latine
et l'élection du pape
François : quelques
perspectives

LES DÉFIS ACTUELS DE L'ÉGLISE : VERS UNE NOUVELLE MISSION ?

On a mentionné plus haut le poids de l'Eglise catholique en Amérique latine et il pourrait paraître surprenant de voir en elle une institution menacée. Comme on l'a dit, elle regroupe près de 500 millions de fidèles, pèse de plus en plus lourd au niveau mondial et irrigue la culture et l'identité latino-américaines. Tous les spécialistes s'accordent à penser qu'elle devrait maintenir ce poids relatif au sein de l'Eglise universelle dans les années à venir. Toutefois, elle présente des fragilités qui sont en train de provoquer un début de sursaut qu'il nous faudra analyser à la lumière de l'élection du nouveau pape.

Trois défis ou la découverte du pluralisme

Du Rio Grande à la Terre de Feu, l'Eglise catholique est confrontée à plusieurs défis redoutables : la concurrence évangélique, la sécularisation et les divisions internes, qui ne manquent pas de préoccuper ses dirigeants et le Saint-Siège.

– La concurrence évangélique est bien entendu la plus visible, mais elle a été longtemps sous-estimée par les hiérarques de l'Eglise locale, ce dont un sociologue de l'évangélisme comme Sébastien Fath s'étonnait, tout en prédisant une réaction catholique inévitable, vu le potentiel et le dynamisme marquants de ces églises. Les premiers courants protestants s'implantent au XIX^{ème} siècle. Après une longue imprégnation, le phénomène change de nature à partir des années 1950 et surtout 1970 avec l'essor exubérant des courants néo-évangéliques et néo-pentecôtistes, qui se développent rapidement et s'inscrivent profondément dans le contexte local par inculturation. L'exemple du Brésil est spectaculaire puisque les catholiques représentaient 91 % de la population en 1970 et 64 % maintenant, contre 22 % pour les évangéliques en nette croissance au détriment des catholiques. En Amérique centrale, la percée est encore plus nette avec plus de 30 % de la population passée à l'évangélisme au Guatemala, au Honduras, au Nicaragua et au Salvador. Le caractère évident du catholicisme ne va plus de soi, même si les catégories populaires et les classes moyennes sont plus touchées que les élites.


L'Eglise catholique
en Amérique latine
et l'élection du pape
François : quelques
perspectives

Surtout, les mouvements évangéliques constituent un défi car ils promeuvent une autre manière d'être chrétien qui attire manifestement les masses, dans le nouveau contexte créé par la mondialisation, même si les adhésions sont parfois provisoires : souplesse de petites églises fortement personnalisées et ancrées localement, retour à la simplicité du message évangélique sans théologie complexe, recherche de la prospérité assumée, expressivité religieuse (notamment musicale) et assemblées de croyants introduisant des expériences religieuses fusionnelles. Il existe ainsi un pluralisme religieux nouveau, qui se traduit par ailleurs par le fait que certains Indiens du Chiapas au Mexique se convertissent à l'islam sur une base protestataire.

- Mais il faut faire aussi la part d'un phénomène de sécularisation qui n'est pas réservé à l'Europe et qui se développe avec la modernité démocratique. Certes, les pratiques sociales ont toujours été, depuis la conquête, souvent éloignées des prescriptions de l'Eglise, par exemple en matière de sexualité, mais la référence collective obligée était religieuse malgré la résistance des milieux libéraux et laïcistes. Aujourd'hui, l'impact de la mondialisation des idées et des modes de vie introduit une sécularisation en progrès, au niveau des Etats mais aussi de la vie sociale. Au Brésil, on compte ainsi un pourcentage d'incroyants de 8 %, en apparence faible mais en hausse comme aux Etats-Unis où le chiffre est de 19 %. En Argentine, si 75 % des citoyens se déclarent catholiques (contre 90 % en 1970), moins de 10 % sont des pratiquants réguliers. Sur le continent, les manifestations sociales très visibles voire ostentatoires de la vie religieuse, y compris durant les cérémonies officielles, ne doivent cependant pas être confondues avec une foi intériorisée. On peut s'interroger par ailleurs sur une reprise de la foi chrétienne mais dans un contexte plus individualisé, qui fait qu'apparaît un immense marché religieux où chacun bricole ses croyances ; les « institutions en charge du sens », dont l'Eglise catholique, en ressortent forcément affaiblies. Il faut toutefois souligner qu'en Amérique latine, justement, se sont développées des formes religieuses syncrétiques très tôt, façonnées par le métissage des cultures, il n'est que de penser à la *santería*¹ à Cuba ou au vaudou en Haïti. Le catholicisme s'est adapté et est très marqué par une piété populaire enracinée dans la culture, notamment la dévotion à la Vierge Marie, piété populaire que le cardinal Bergoglio considérait avant son élection comme sa principale force.²

1. Religion d'origine africaine syncrétique, très populaire à Cuba, dont la pratique a des similitudes avec le vaudou haïtien.

2. Dans *El jesuita*, livre d'entretien avec Francesca Ambrogetti et Sergio Rubin publié en Argentine en 2010.



L'Eglise catholique
en Amérique latine
et l'élection du pape
François : quelques
perspectives

– Enfin, il faut dire que le combat contre la théologie de la libération a laissé des traces. Au-delà des théologiens connus, des « communautés de base » désavouées ont été dissoutes ou sont passées au combat politique profane à l'extrême-gauche, en s'éloignant de l'Eglise, phénomène relevé en République dominicaine par Laura Faxas³ par exemple. De même, si la crise des vocations sacerdotales est moins grave qu'en Europe, tout comme la baisse de la pratique religieuse, les départs de prêtres se sont accrus et se poursuivent. Il y a bien là des remises en question et un malaise liés en partie aux conflits et à la reprise en main qui ont caractérisé l'Eglise catholique en Amérique latine durant ces dernières décennies. L'Eglise officielle et une hiérarchie conservatrice se sont coupées à un moment donné de militants actifs et dévoués et de milieux populaires prêts à l'engagement, perte qui n'est sans doute pas comblée aujourd'hui et qui a profité – on peut le penser – aux mouvements évangéliques, bien que ceux-ci soient en général peu politisés voire très conservateurs politiquement.


Une nouvelle synthèse ?

A première vue, comme le notait Sébastien Fath⁴, l'absence de réaction de l'Eglise catholique face au défi évangélique depuis les années 1970-80 a de quoi surprendre, même si cette absence n'est pas sans quelques raisons. Il y a entre la part des divisions internes qui occupent les esprits autour de la question du rapport au politique. Il y a également une forme de condescendance pour des mouvements à la théologie jugée simpliste et aux méthodes désarmantes. Ceci dit, après une phase d'ignorance mutuelle et de défiance, les relations entre catholiques et évangéliques semblent aujourd'hui plus apaisées et plus constructives sur le terrain.

Le mouvement du renouveau charismatique a constitué un élément de réponse spirituelle et pratique, sur une base d'ailleurs œcuménique au départ : il est clairement influencé par la religiosité pentecôtiste mais admis et encouragé par le Saint-Siège. Il a pris des aspects plus nettement « catholiques » avec la dévotion mariale et l'attachement à la figure du pape. Il a été emblématique d'une nouvelle demande chez les fidèles, ou du moins certains d'entre eux, moins tournée vers l'action politique et sociale et plus vers

3. Ancienne ambassadrice de la République Dominicaine en France, sociologue.

4. Historien, chargé de recherche au CNRS, spécialisé dans l'étude du protestantisme évangélique.




L'Eglise catholique
en Amérique latine
et l'élection du pape
François : quelques
perspectives

l'intériorité, en Amérique latine comme ailleurs. Dans le sous-continent, l'action des mouvements d'Eglise hors ordres religieux est plus mitigée. L'Opus Dei jouit d'une vraie influence auprès des élites sur une base conservatrice et technocratique, mais les Légionnaires du Christ fondés par Marcial Maciel au Mexique sont devenus une source de scandale en raison du comportement gravement déviant de leur dirigeant et ils ont été repris en main fermement par Benoît XVI. Tout ceci ne pouvait qu'ajouter à une impression de marasme et de flottement. Y avait-il un avenir après la remise en ordre par le Vatican ?

Je voudrais défendre le point de vue selon lequel la conférence d'Aparecida réunie en 2007 au Brésil, dans le cadre de la V^{ème} Conférence générale de l'épiscopat latino-américain (CELAM), marque à cet égard un tournant significatif, non sans rapport avec l'action de Mgr Jorge Mario Bergoglio, archevêque de Buenos Aires de 1998 à 2013, vers une mission renouvelée prenant en compte les enjeux sociaux. Selon le théologien catholique américain George Weigel, le document final de la conférence d'Aparecida constitue une réponse structurée aux défis qui sont ceux de l'Eglise. Certes, la théologie de la libération n'a plus la même importance que par le passé. Les enjeux ont évolué. La doctrine marxiste en tant qu'explication globale du monde est entrée en crise intellectuelle avant même la fin de la Guerre froide et, sur le terrain, les courants révolutionnaires orthodoxes sont en général très affaiblis. Toutefois, comme le dit le jésuite Charles Beirne⁵, « les intuitions de la théologie de la libération ont été intégrées à bien des égards dans la pensée catholique en Amérique latine ». L'engagement envers les plus pauvres est puisé, après tout, directement à la source des Evangiles et la doctrine sociale de l'Eglise, réaffirmée avec force par Jean-Paul II, condamne un capitalisme débridé conduit uniquement par le profit.

En outre, et on retrouve l'influence de l'archevêque de Buenos Aires, Aparecida met l'accent sur la nécessité de la mission pour l'évangélisation. Cette approche pointe les déficiences d'une Eglise établie et sûre d'elle-même qui ne va plus vers les autres. Place doit être faite à un nouvel élan de témoignage et de foi dans les différents milieux sociaux et de nombreuses initiatives pastorales se développent en effet dans ce sens depuis ces


5. Voir l'analyse à ce sujet de Jean-François Mayer dans *Religioscope* intitulée « Catholicisme : le Pape François et l'arrière-plan du christianisme latino-américain », 15 mars 2013.



L'Eglise catholique
en Amérique latine
et l'élection du pape
François : quelques
perspectives

dernières années. On retrouve à l'évidence les thèmes qui seront ceux du nouveau pape dès son élection au siège de Saint-Pierre. Finalement, on peut peut-être parler d'une nouvelle synthèse catholique sud-américaine. Aux courants spirituels est prise l'idée d'un ressourcement dans la foi et d'une annonce de la Bonne Nouvelle prioritaire par l'exemple et la prédication. Mais l'histoire et les réalités sociales ne sont pas niées pour autant et, dans un sous-continent où les inégalités sont parmi les plus fortes du monde malgré la croissance, l'option pour les pauvres est renouvelée mais sans la charge subversive et violente qui était celle du marxisme révolutionnaire. La chute de l'Union soviétique et l'impasse cubaine font que les gauches populaires et démocratiques doivent d'ailleurs se réinventer et se chercher hors d'une doctrine dogmatique. Par ailleurs, avec le retour de la démocratie, le phénomène de « désinstitutionnalisation » de l'Eglise catholique s'est poursuivi et les liens avec les pouvoirs officiels distendus. Les catholiques peuvent en quelque sorte se rejoindre, dans leur majorité, autour d'une voie conforme finalement au concile Vatican II. C'est l'avenir qui nous dira si le catholicisme latino-américain appuyé par le nouveau pape aura l'énergie et la constance de déployer cette nouvelle stratégie et de contrecarrer la menace du déclin.

Le premier pape latino-américain de l'Histoire va-t-il changer le cours de celle de l'Eglise ? Il est un peu tôt pour en juger. On ne le ramènera pas non plus à un quelconque déterminisme continental. Mais la question reste ouverte et passionnante de l'influence de son expérience propre sur la manière dont il va mener son pontificat. De ses premiers pas, on peut inférer l'accent mis, comme à Aparecida, sur l'annonce de l'Evangile et la priorité accordée aux pauvres, comme le souligne dans son article Jean-François Mayer. Le premier pape jésuite – un hommage tardif au rôle qu'ils ont joué sur le continent ? – a pris le nom de Saint François d'Assise, ce qui semble confirmer la prééminence accordée par lui à la simplicité évangélique et à la mission ; les jésuites, eux, privilégient en général le savoir mais aussi la mission, ce qui éclaire une complémentarité possible dans son esprit. En tout cas, l'expérience de l'Eglise latino-américaine peut irriguer l'ensemble du catholicisme autour de cette synthèse. En revanche, le nouveau pape ne semble pas *a priori* vouloir s'attaquer aux questions doctrinales et théologiques, voire aux questions de mœurs considérées d'un point de vue théorique.



L'Eglise catholique
en Amérique latine
et l'élection du pape
François : quelques
perspectives

En termes politiques, au-delà des polémiques sur son attitude durant la dictature militaire, on ne peut qu'être frappé par la distance qu'il met entre le pouvoir politique et la sphère religieuse. Comme provincial des jésuites argentins, il semble avoir essayé avant tout de préserver l'institution et ses membres. Il n'était pas favorable à l'engagement en faveur de la théologie de la libération, ni semble-t-il à d'autres options, même s'il a été durant sa jeunesse influencé par le péronisme. Mais qui ne l'a pas été en Argentine ? On retrouvera sans doute durant son pontificat cette distanciation, issue également des leçons de l'Histoire du continent, alliée à une capacité critique qu'il a exercée au détriment du couple Kirchner. Une Eglise missionnaire, plus proche des opprimés, exigeante envers les puissants mais à la doctrine inchangée, à la fois conservatrice sur le fond et plus engagée socialement ?

Que peuvent attendre de l'Eglise et de ce pape les gauches latino-américaines dans ce contexte ? Le pape François n'est à proprement parler, on l'a dit, ni un progressiste, ni un conservateur lié aux oligarchies locales. Il faut noter toutefois que son élection a suscité beaucoup d'espoir chez les chrétiens progressistes. Le pape s'est entouré de personnalités telles le cardinal franciscain Claudio Hummes (Brésil) ou le cardinal salésien Oscar Maradiaga (Honduras), très engagées auprès des plus pauvres. Les gauches du sous-continent sont elles-mêmes diverses et suivent une voie réformatrice social-démocrate, comme au Brésil le Parti des travailleurs, ou plus radicale comme au Venezuela ou en Bolivie (avec une forte composante de revendication indienne dans ce dernier cas). Mais elles le font dans le cadre démocratique, à l'exception de Cuba qui constitue plutôt aujourd'hui une butte-témoin du passé qu'un motif d'espoir, ainsi que dans le contexte d'un certain retour du religieux, que reflète par exemple le christianisme populaire d'Hugo Chavez ou de Daniel Ortega. Elles peuvent se retrouver dans des combats communs avec l'Eglise sur certains sujets, comme la critique d'un capitalisme sans limites et la recherche de la justice sociale ainsi que la défense de l'environnement, même s'il ne faut pas occulter les divergences dans d'autres domaines comme la conception de la famille et les liens prégnants avec les milieux conservateurs. A ce stade toutefois, de nouvelles convergences sont possibles et ce sont les premiers jalons du pontificat qui permettront d'y voir plus clair.